

Le château d'Aubenas, vendredi 21 novembre 2025

Nous étions une quinzaine, avec l'Université Populaire, pour une journée historique et culturelle au château d'Aubenas.

Le matin, nous visitons le Château, accompagnés par Mathilde qui nous expose l'histoire du lieu.

Le premier nom du bâtiment était « Château Neuf » car ce n'était pas le 1^{er}. Il a été construit à la fin du XIII^e siècle par la famille MONTLAUR, qui en a conduit l'extension au XIV^e siècle. Ils y ajoutent un donjon et le transforment, au fil des ans en un logis seigneurial

Il a également un autre nom : le Château des courants d'air ... ce qui ce jour-là n'était pas de la fiction. Son architecture qui a évolué au gré des propriétaires, fait preuve de la richesse de ce centre de pouvoir et de négoce entre la Vallée du Rhône et le Massif Central.



Au XV^e, sont construites les galeries à arcades, en dessous desquelles une plaque a été gravée avec la devise : « AU PLUS HAUT ». Au XVI^e, le Château est passé dans la famille des MAUBEC qui construisent la grande tour et l'escalier en colimaçon. Ils élèvent ensuite le second étage.

Puis la famille d'ORNANO, devenue maîtresse des lieux, perce de nombreuses ouvertures et donne au Château un aspect plus esthétique, avec notamment la toiture faite de tuiles vernissées. Ils habillent le donjon de 4 échauguettes

qui sont plus symbole de pouvoir qu'appareil de défense contre l'ennemi.

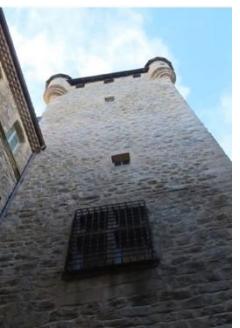
Au XVII^e siècle, les de VOGÜE font construire l'escalier avec sa rampe en fer forgé, ainsi que les salons et les appartements.

À la révolution le Château est confisqué ; il est acheté par la ville d'Aubenas en 1910.

La mairie y est installée et le bâtiment abrite diverses activités.

Un immense chantier de restauration est ensuite lancé de 2017 à 2024 pour rétablir certains trésors architecturaux d'origine et consolider la charpente et la toiture.

L'objectif est de le valoriser. C'est ainsi qu'a été conçu le Centre d'Art Contemporain qui a ouvert ses portes en juillet 2024. Il y est organisé 2 expositions chaque année.



Nous descendons au sous-sol, dans une « aula », espace public principal où le peuple était reçu par le seigneur et également où des fêtes étaient organisées. La salle paraît petite pour ce type de manifestation. Mais les deux archéologues qui ont accompagné les travaux de restauration ont découvert qu'à l'origine, le sol était plus bas de 60 cm et le plafond était plus haut. Il y avait des fenêtres et une partie de la salle a été utilisée pour la construction de l'escalier.



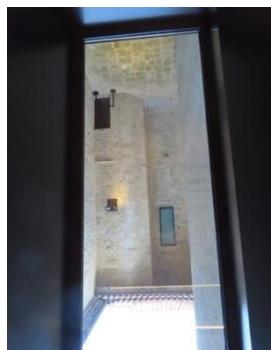
On perçoit encore sur les murs des traces représentant sans doute des soleils ou

partie des extensions du début du XVI^e siècle ont été comblées au XIX^e siècle. On existait derrière le mur.

de peintures murales qui des motifs floraux.

La cour intérieure fait siècle. Les ouvertures ont supposé qu'une chapelle

Avant les travaux, elle était fermée par un plancher qui a permis d'installer des bureaux pour le tribunal. La tour moderne a été construite pour installer un ascenseur.



Nous descendons ensuite au sous-sol où étaient situées les prisons.

De nombreux graffitis sont encore visibles, ; principalement des noms ; on en a comptabilisé 1751. C'étaient souvent des détenus en attente de jugement.

Une spécialiste de l'interprétation ce type de messages, Fanny LALANDE en a fait l'analyse.

On y voit des gravures : un portrait avec un chapeau et des cheveux longs, une femme avec un bonnet ; les deux regardent dans la même direction ; quoi ?

Un quadrillage est peut-être une manière de représenter l'enfermement, comme les échelles et les clés.

Certains dessins sont réalisés au charbon, d'autres à la sanguine ; parfois avec des outils.

On peut voir une rosace, des croix qui donnaient sans doute lieu à des périodes de recueillement

Il y a bien sûr quelques graffitis contemporains car avant les travaux, ce sous-sol était d'accès facile



Il faut savoir que ces sous-sols servaient aussi de soubassement car lors des premiers travaux, au XIIIème siècle, il fallait gérer l'éloignement de la falaise. C'est aussi pourquoi certains murs sont biscornus pour s'adapter à la roche

Sous la cour intérieure, il y avait une vieille citerne. La première fontaine ne fut construite qu'en 1863 ; à l'époque médiévale une autre citerne avait été creusée au pied du donjon

Il y avait également des écuries au niveau des ouvertures sur rue.

Une glacière, construite au XVIIIème siècle, permettait de conserver les denrées ; mais aussi au siècle de l'élégance, de fabriquer des sorbets

Nous montons ensuite au 1er étage où la famille de VOGUË avait fait construire des appartements. La première salle était une antichambre ; elle servit ensuite de salle d'attente pour le tribunal (salle des pas perdus). Il y reste encore des peintures murales sur tous les murs de la salle comme les motifs tricolores sur des colonnes.

Sur un des murs l'inscription « Vive le roi des français » écrite sous Louis Philippe a été remplacée par « vive les français », « le roi des » ayant été recouvert. D'autres inscriptions au-dessus des portes : bureau de police, assises judiciaires



Le sol a été consolidé et les tommettes installées exactement à leur place d'origine

Les salles suivantes, au XVIIIème siècle, étaient spécialisées :

- Le salon où l'on recevait la société et les artistes
- La salle à manger (en vert)
- Un autre salon (en jaune) avec des lambris décorés ; mais on n'est pas certain que ce soient les couleurs d'origine. Elle a servi de salle des mariages jusqu'en 2017.
- Une porte donnait accès au donjon. Le parquet est d'origine
- La salle suivante abritait la vie quotidienne (en bleu)

Toutes ces salles abritent actuellement une exposition collective féminine que nous visiterons l'après-midi.

Un escalier moderne a été ajouté pour joindre tous les étages (autrefois, on passait de l'un à l'autre par des échelles et des trappes). Des matériaux divers ont été utilisés : bois de châtaignier, verre, métal. Le choix a été fait de ne pas faire du « faux vieux » et c'est vraiment réussi.

A la fin du XIXème siècle, début du XXème, on voyait des dessins d'enfant sur les murs.



Nous empruntons ensuite les mâchicoulis qui font le tour du 2ème étage à l'extérieur du bâtiment (c'est la différence avec le chemin de ronde qui est à l'intérieur).

Leur rôle est semi fonctionnel ; ils ont été modernisés au XIXème siècle.

Sur le toit, au XVIIème siècle, ont été installées les tuiles vernissées, symbole de l'élégance.



Pour terminer, nous montons au donjon. Quand je dis « nous », je ne me compte pas parmi les courageux ... Les marches sont anciennes. La jauge est de 10 personnes maximum à la fois, pour des raisons de sécurité. En cas d'incident, les pompiers ne pourraient pas évacuer par cet escalier ; l'évacuation devrait se faire comme en spéléologie, en rappel.

Le donjon s'élève à 26 m haut et mesure 1,94m de large.

Il comprend 60 marches qui conduisent à un toit terrasse.

Il n'a jamais abrité d'habitation mais servait de lieu de stockage.

Nous passons l'après-midi avec Laurence pour la visite culturelle du Château devenu Centre Culturel (lieu qui abrite des expositions temporaires avec des prêts d'artistes) ; à ne pas confondre avec un musée qui conserve des collections.

Nous commençons avec **Canicule**, exposition de Baptiste CACCIA, né à Angers en 1988.

Il pratique la sérigraphie, technique née au IXème-Xème siècle en Chine. C'est un travail sur soie, avec l'utilisation d'un pochoir qui permet de poser des petits points de couleur.

On constate que chaque tableau est constitué de plusieurs cadres similaires.

Les tableaux sont soit figuratifs, soit abstraits ; à partir de gravures renaissance ou de défilés d'images car l'image est omniprésente dans notre société



Dans de nombreux tableaux, on peut voir un squelette et des instruments de musique : la danse macabre qui au moyen âge symbolisait les guerres et les épidémies (ça n'a pas tellement changé aujourd'hui)

Cela signifie aussi que jeune, vieux, riche ou pauvre, nous sommes tous égaux devant la mort

Un paysage représente un canal et sur l'eau des feuilles mortes ; il a été réalisé à partir d'une photo prise par l'artiste.

Le tableau fait penser à Monet. La couleur vient d'une technique qui consiste à recouvrir la toile de rose avant de passer des pochoirs noirs dessus

Une autre œuvre figurative a été réalisée à partir d'une photo d'une station de métro RATP.



Baptiste CACCIA retravaille souvent ses œuvres à l'éponge

Dans une autre salle, nous pouvons visionner une vidéo réalisée à partir d'un dessin animé de Walt Disney de 1929, la danse des squelettes. Il a repris toutes les images, une à une, à l'encre diluée ; il les a scannées pour reconstruire le dessin animé auquel il a ajouté une musique de sa composition.

Il l'a intitulé : laissez-les danser



Dans les anciens tribunaux du 1^{er} étage, l'artiste a choisi et rédigé des textes sur des thèmes personnels qui accompagnent des portraits d'amies. Cette salle est plutôt réservée à l'actualité politique et sociale. Il cherche à transcrire la banalité du quotidien avec, par exemple, la reproduction d'une toile cirée d'un restaurant.

Il a travaillé une vanité créée par Intelligence Artificielle, reproduit, à sa manière les incendies de Los Angeles. On retrouve des affiches de métro à la manière impressionniste retravaillées à l'éponge.

Dans la salle suivante, une série d'autoprotraits traités à la Andy WARHOL, à partir d'une seule matrice. Plus loin, la représentation d'un éclair a été réalisée à la suite d'une rupture amoureuse.



Au 1^{er} étage, nous retrouvons les salles visitées ce matin, non plus avec l'œil historique, mais culturel L'exposition s'intitule : **Je suis verticale mais ...** (sous-entendu : je voudrais être horizontale) d'après un poème de Sylvia PLATH.

Il s'agit d'une exposition collective féminine et multinationale, où les artistes montrent leur présence proche de la nature

Rose LOWDER, née à Lima, pratique un cinéma expérimental réalisé des films saccadés, cachant certaines images.

Le film proposé est un jardin du sel où se côtoient minéral et végétal, réalisé à Guérande en jachère sur laquelle apparaissent ensuite des fleurs.



Isa MELSHEIMER, peintre et sculptrice allemande propose une guirlande de pétales en céramique qui symbolise à la fois la fragilité des plantes et leur longévité (il s'agit de prêle)

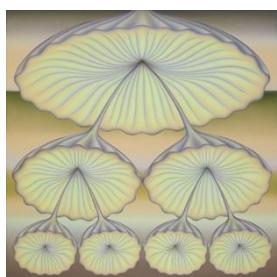
Une autre céramique représente un khurub de Namibie nourri par la brume maritime qui vit 1000 ans. Cette plante a la particularité de se déplacer extrêmement lentement.



Nadia AYARI, peintre et propose des fleurs très pays. Ses sculptures allient la



sculptrice tuniso-américaine nous colorées à l'image de la culture de son solidité et la légèreté



Molly GREEN, née à La Nouvelle Orléans a une vision scientifique de la plante. Les plantes ont la même structure. Elle évoque le langage des fleurs. Pour elle, les fleurs font partie du monde féminin. L'homme et la nature coexistent.

née à La Nouvelle Orléans a une vision scientifique de la plante. Les plantes ont la même structure. Elle évoque le langage des fleurs. Pour elle, les fleurs font partie du monde féminin. L'homme et la nature coexistent.

Emma REYES, peintre colombienne, placée dans un couvent dès sa prime jeunesse. Elle s'en échappera à 16 ans. Elle pratique une peinture en relief qui rappelle la broderie. Elle peignait sur bois, le nuit, libérée de ses tâches. Elle réalisait des peintures sombres, des paysages imaginaires. Ses



personnages d' Amazonie ont
on les empêchait de parler.



les lèvres nouées comme si

La visite se termine par les photographies de Gilbert GARCIN : **la vie devant soi**
Né en 1929 à la Ciotat, il tenait une boutique de luminaires
À la retraite, il se lance dans la photographie à travers des clubs amateurs. C'est son garage qui lui tient lieu de studio. En 1995, il gagne un stage Arles.





Sa technique est unique : il se prend en photo, découpe sa silhouette, la fait tenir debout et la met en scène.
En 1998 il présente sa 1^{ère} exposition au Portugal ; puis il est demandé dans plusieurs pays d'Europe
En 2013 a lieu sa rétrospective aux Rencontres d'Arles.



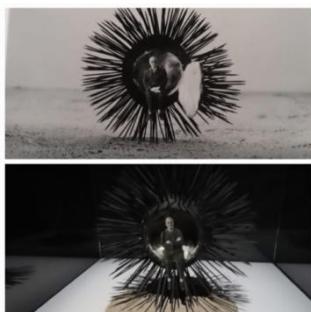
Chaque partie de l'exposition correspond à une grande thématique :
Mythologie avec un Sisyphe heureux qui résiste, s'acharne ; Narcisse prisonnier de son image ; Icare qui ne s'approche pas du soleil grâce à Monique (la femme de Gilbert GARCIN).

L'ambition raisonnable avec la géométrie conjugale, où on constate l'importance de Monique, femme, complice et assistante. Elle meurt en 2012 ; et il arrête la photo.

Je me souviens des jours anciens ...

Il n'aimait pas donner de titre à ses photos car, selon lui, cela figeait l'interprétation de l'œuvre. Il a souvent sollicité des enfants pour titre ses œuvres.

Il a créé une série de photos en relation avec l'art, il a un regard sur la peinture contemporaine, empreinte de beaucoup d'humour : Soulage, Malevitch, Fontana



Selon lui, c'est l'éclairage de la scène qui la rend réaliste. N'oublions pas qu'il a vendu des luminaires pendant des années.
Nombre de ses photos sont inclassifiables.
Il ne créait que 15 photos par an

Il va de soi que ces expositions commentées par Laurence méritent votre propre regard. Elles restent à votre disposition jusqu'en mars 2026.

*Texte : Tania CHOLAT
Photos : Marie-Hélène LEBAUPAIN*